



**La forêt raconte une histoire**  
***par Cherie Dimaline***



# La forêt raconte une histoire

par Cherie Dimaline

*« L'utilisation d'une orthographe différente de l'usage normal des mots prononcés par des membres de la communauté est intentionnelle et vise à refléter la langue unique des personnages qui représentent des membres de la communauté Métisse historique de la baie Georgienne. Le choix de l'autrice de démontrer cet aspect à l'écrit souligne comment la langue se distingue du français standard, à la fois par sa sonorité et sa structure. En ayant recours à cette représentation, l'autrice cherche à préserver l'authenticité du patrimoine linguistique de la communauté en illustrant la richesse de son identité et de sa culture. Cette approche souligne le lien étroit qui lie les personnages à leurs traditions et met l'accent sur leur particularité, ce qui les situe dans une catégorie à part des autres groupes d'expression française. »*



# La forêt raconte une histoire

par Cherie Dimaline

Ils étaient six au total et, si on les mettait l'un à côté de l'autre, pas un seul ne dépasserait 5 pieds 5 pouces. Mais, chez les enfants d'Edna, ce qui leur manquait côté hauteur, ils l'avaient amplement côté volume. Ils étaient ceux qui riaient le plus fort, qui chantaient avec les voix les plus claires, qui racontaient des histoires avec de grosses voix et tous les effets sonores. Joanie était de loin la plus jeune. Presque deux décennies la séparaient de l'enfant la plus proche en âge d'elle, soit sa sœur nommée d'après une tante folâtre capable de danser jusqu'à soulever la terre en un nuage de poussière flottant à la hauteur de ses genoux. Joanie était la plus tranquille des six. Parfois on l'appelait « p'tit souris ». Mais, la plupart du temps, on l'appelait pas du tout. Elle était trop jeune pour participer aux aventures, trop petite pour être utile dans une expédition de chasse. Ça ne la dérangeait pas ; ça lui laissait beaucoup de temps pour rêver et pour observer à loisir.

Cette communauté de Métis que les gens appelaient des Halfbreed en anglais, était un tourbillon d'agitation et de chant. Ce mot — halfbreed — parfois proféré par des étrangers comme une insulte acerbe, les Métis le portaient, mais en ressentant un malaise. Aujourd'hui, ils n'étaient ni la half ou moitié de quoique ce soit. Grâce à des générations de métissage de sang et à une culture cohésive, ils étaient devenus leur propre peuple. Les deux parents de Joanie étaient issus de ces longues lignées entremêlées. Dans cette communauté isolée géographiquement et par simple habitude, tout le monde autour d'elle provenait des mêmes lignées. Étant donné qu'ils étaient tous pareils, ils n'avaient pas l'occasion d'en parler, de discuter de la nature particulière de leur communauté — ils étaient trop occupés à tout simplement la vivre. Au fil des années, d'autres noms avaient été utilisés — Métis, Wiisaakodewinini, Noirs français. Celui qui leur a collé, celui qui leur paraissait assez simple et rassasiant, était lié au territoire – ils étaient les gens de l'autre bord de la baie.

Vers 1965, la population de leur communauté avait cessé de grandir au même rythme que par le passé. Plusieurs parmi eux partirent dans le monde



# La forêt raconte une histoire

par Cherie Dimaline

extérieur pour aller faire des études ou combler des emplois en apportant avec eux la langue et les histoires. Il n'en demeurait pas moins que les vieilles racines des familles restaient fortes et il se passait toujours quelque chose. D'habitude, on pouvait deviner la nature particulière des événements en fonction de la saison. Au printemps et à l'automne — la chasse et la récolte dans le bois. L'hiver — la pêche sur glace et les histoires pour le temps des fêtes. L'été — la pagaille par-ci par-là. Mais, chaque saison, il y avait la médecine.

La pratique de la médecine traditionnelle revenait la plupart du temps aux vieilles femmes, constituées en une espèce d'association de soignantes qui travaillaient en chuchotant et en posant des gestes d'une main solide. Elles n'adhéraient pas à des règles écrites, ne détenaient aucune certification — elles possédaient tout simplement d'abord la volonté de s'aventurer dans la forêt pour aller cueillir les ingrédients des bouleaux et, ensuite, la patience de les fusionner en restant debout devant un poêle chaud. Parfois, elles se rendaient à l'église pour emprunter de l'eau bénite, un lien avec leurs ancêtres français tissés dans leurs lignées autochtones.

Joanie avait dix ans au moment où elle fut recrutée dans cette association de guérisseuses, probablement en raison de sa nature tranquille et du fait qu'avec les années Edna, sa mère, commençait à se fatiguer. Cette dernière était déjà une grand-mère à l'époque, une Mère pour toute la progéniture croissante engendrée par les frères et sœurs de Joanie.

— Viens-t'en, disait sa mère en ramassant au passage un panier tissé à mailles lâches et en remettant à Joanie un sac en toile fabriqué à partir de retailles de lin récupérées de vêtements devenus trop petits. Et assure-toi de mettre des bas contre les tics.

Leurs excursions duraient des heures. Sa mère lui parlait du monde extérieur qui, d'un côté, se terminait avec la profonde baie Georgienne et, de l'autre, les



# La forêt raconte une histoire

par Cherie Dimaline

champs de fermiers cultivés par les descendants des colons français. Les gens de leur communauté n'étaient véritablement bien accueillis que de l'un côté — celui de la baie. Ils glissaient leurs petites embarcations dans les sombres eaux tumultueuses avec une espèce de facilité familière tout en évitant d'emprunter les chemins qui allaient dans l'autre direction. Même quand, à l'approche de l'hiver, les eaux s'agitaient avec lourdeur, les naviguer était plus sûre que de se rendre dans la ville qui avait poussé de l'autre bord de la baie. Mais, si on se risquait à s'aventurer sur le chemin, il fallait, si on voulait demeurer en sécurité, le faire avec empressement et, même dans ce cas-là, en compagnie d'une autre personne.

— Les champignons ? Eux autres, ils sont les plus difficiles à trouver. Ils vont se déguiser, surtout ceux qui ont du poison. Il faut que tu les regardes comme il faut et le faire deux fois. Après, demander à quelqu'un d'autre de confirmer que tu as raison.

— Demander à qui ?

Ici dans le bois, quand elle était seule avec sa mère, Joanie avait une voix.

— Ben, à moi. Sa mère sourit. Mais si c'est pas à moi, alors demande-le à toi-même ou à une des femmes. Ou à Jésus. Arrange-toi juste pour être sûre et certaine de ton coup.

Dans sa tête c'était difficile pour Joanie de garder en ordre toutes les descriptions des plantes et de leurs divers usages. Savoir quelle mauvaise herbe on pouvait mâcher pour régler un mal d'estomac, quelle fleur de sumac était mortelle et quelle autre pouvait chasser une infection de l'œil. C'était pas parce qu'elle ne voulait pas apprendre tout ça. Elle adorait voir les yeux rieurs de sa mère quand elle lui donnait la bonne réponse. C'était juste que la forêt était pleine d'autres choses aussi : des histoires. Joanie les entendait qui chuchotaient autour des branches



# La forêt raconte une histoire

par Cherie Dimaline

comme des araignées en train de tisser leurs toiles. On pouvait facilement rester pris dans ces fils soyeux et collants.

— Écoute ben ce que suis en train de te dire.

Elle connaissait bien ce refrain. Quand Edna voyait les yeux de sa fille se promener partout ou encore son pas ralentir, elle savait que les arbres avaient capté son attention. Il y avait, hélas, trop peu de gens prêts à apprendre comment faire cette activité importante. Il fallait qu'elle s'assure que tout ça soit bien gravé dans la mémoire de Joanie. Une communauté c'était plus qu'un territoire et un peuple — c'était aussi la médecine et le deuil, les chansons et les croyances. On ne savait jamais quand un de ces maillons pourrait finir par s'affaiblir. Donc, Edna essayait très fort de transmettre à sa fille tout ce qu'elle pouvait, même quand l'enfant semblait incapable de porter une si lourde charge.

— Si à un moment donné on a besoin de toi, tu veux pas te ramasser là sans la moindre idée de ce qu'il faut faire. Mon Dieu, qu'est-ce que tu ferais dans ce temps-là, hein ?

Joanie essayait. Elle essayait vraiment. Elle essayait de se concentrer sur les mots que sa mère disait, les plantes et l'écorce qu'elle lui signalait plutôt que de se laisser aller à la fantaisie et à l'aventure qui rampaient le long de la mousse et se cachaient sous chaque roche. Les histoires pouvaient surgir de n'importe où et, quand ça arrivait, Joanie ne pouvait pas faire autrement que de les écouter. Elles surgissaient des fourmilières pour ensuite s'installer dans la courbure d'une fleur.

L'année dernière, à l'automne, une de leurs promenades avait été interrompue par une histoire tombée dans les bois. Ça s'était passé alors que Joanie peinait à suivre le rythme de marche de sa mère. Edna était une petite femme avec



# La forêt raconte une histoire

par Cherie Dimaline

un pas correspondant à sa taille, mais, quand elle se concentrait sur un but, elle se déplaçait souplement et sans faire de pauses.

— Attends, avait crié Joanie. Il y a trop de mauvaises herbes ici.

— Ici, il n'y a pas de mauvaises herbes, avait rétorqué sa mère par-dessus l'épaule. En tout cas, pas mauvaises dans le sens que tu veux dire. Il n'y a rien ici qui ne devrait pas l'être.

Joanie avait poussé un soupir. Toujours une leçon.

— Peut-être que c'est moi la chose qui n'a pas d'affaire ici.

Ce commentaire avait poussé sa mère à s'arrêter. Joanie en profita alors pour placer ses mains sur ses genoux noueux et reprendre son souffle.

— C'est juste vrai si tu viens ici pour défaire ou déchirer, déclara Edna. C'est pour ça qu'on récolte avec des sacs et des paniers qui laissent échapper des graines — comme ça on sème des plantes en même temps qu'on en retire. Alors, grouille-toi. Hier soir il a mouillé comme il faut. C'est le meilleur temps pour trouver une vesse-de-loup.

Elles étaient à la recherche de ces champignons géants de couleur crème qui se gonflaient comme des bulles de mousse au bord de l'eau. Que les vesses-de-loup soient difficiles à dénicher semblait, pour la jeune fille, relever du domaine des tours de magie, car la couleur et la taille de ces champignons auraient dû, au contraire, les faire ressortir.

— Ça fait des heures qu'on est dans le bois, se plaignit-elle. Je pense pas qu'il y en a.



# La forêt raconte une histoire

par Cherie Dimaline

Mais Edna, reprenant son pas léger, était déjà partie. Joanie se redressa, prit quelques respirations profondes et enleva la sueur derrière son cou en le frottant.

À sa gauche, elle entendit un bruissement. Elle se tourna juste à temps pour voir la forme svelte d'un écureuil noir s'extraire du sous-bois pour ensuite se mettre debout sur ses pattes arrière.

— Oh! ben allô, toi, chuchota Joanie.

L'écureuil tourna sa tête sur un angle pour la jauger d'un unique œil rond et luisant. Il fit quelques bonds pour se rapprocher et ensuite il se mit de nouveau debout.

— Qui es-tu ? Joanie se pencha et, lentement, tendit sa main ouverte vers la bête qui, cependant, fit un saut et détala en passant devant elle.

— Où vas-tu ?

En entendant sa voix, plutôt que fuir, l'écureuil s'arrêta momentanément pour regarder par-dessus son épaule arrondie. Ensuite, il repartit en rampant tranquillement. Elle décida de le suivre.

L'écureuil mena Joanie hors du sentier qu'elle parcourait et contourna une talle de bleuets complètement vidée par un ours somnolent. La petite bête reniflait ici et là, faisait des zigzags, mais continuait d'avancer de façon constante. De temps en temps, l'écureuil reprenait sa curieuse pose debout.

Joanie l'observa attentivement et le vit remuer son nez.

— Oh ! tu renifles l'air.



# La forêt raconte une histoire

par Cherie Dimaline

Quand l'écureuil se déplaça, elle le suivit en causant sur un ton amical.

— Mon oncle Narcisse fait la chasse avec des chiens. Eux aussi ils utilisent leur nez comme ça. Est-ce que c'est ça que tu fais, de la chasse ? Attends un peu, est-ce qu'un écureuil mange de la viande ?

La bête agita sa queue touffue et bondit d'un bouleau couleur crème en laissant comme un signe d'avertissement des marques de griffes acérées sur son écorce.

— Ouais. Peut-être que le mot chasse est pas le bon. Je pense que tu fais juste chercher comme moi et ma mère on le fait.

Elle se souvint alors du mot que les gens avaient utilisé lors de la réunion communautaire.

— Récolter.

Le duo poursuivit sa route ainsi pendant un certain temps, s'arrêtant à l'occasion pour renifler, ou pour regarder chaque fois qu'il y avait un bruit ou un mouvement furtif. Il finit par parvenir à une clairière formée par des arbres tombés qui étaient entremêlés et en état de décomposition.

— Je pense que c'est la foudre qui a fait ça, commenta Joanie en examinant le bois brûlé tandis que son compagnon poilu, tout en maintenant une distance prudente, bondit par-dessus les branches dénudées.

C'est alors que Joanie se rappela simultanément deux choses : d'abord que les arbres tombés servaient de pépinières importantes pour engendrer de la vie nouvelle, et ensuite qu'elle s'était éloignée de sa mère qui, sans aucun doute, ne serait pas contente.



# La forêt raconte une histoire

par Cherie Dimaline

— Il faut que j'y aille, expliqua-t-elle à l'écureuil au moment où ce dernier se précipita le long du tronc cassant, imbibé d'eau de pluie, et recouvert de mousse brillante. Je vais avoir des ennuis.

L'écureuil se mit debout, renifla et ensuite plongea de l'autre côté du tronc.

— Hé ! Tu vas même pas te donner la peine de dire au revoir ?

Elle contourna alors les racines renversées et dressées hors du sol pour retrouver son écureuil qui, de son côté, avait débusqué la vesse-de-loup la plus énorme qu'elle avait jamais vue.

-----

Elle réussit à rejoindre sa mère qui l'appelait en faisant porter sa voix à travers ses mains mises en cornet.

— Joanie, viens ici !

Elle peina à traverser le sous-bois et, à cause de son empressement, elle clopinait en suivant une trajectoire irrégulière.

— Je suis ici, Maman ! Je suis juste ici.

Sa mère se retourna vers elle et, sur son visage, la colère chassa rapidement l'inquiétude pour ensuite se transformer en autre chose. Les petits bras de Joanie enserraient un champignon massif, en fait, d'une telle largeur que les mains de la fille ne pouvaient pas se rejoindre.

— Où est-ce que...



# La forêt raconte une histoire

par Cherie Dimaline

— Pas très loin par là-bas, indiqua Joanie avec son menton puisque ses mains étaient pleines. À côté d'un arbre frappé par la foudre.

Edna se mit à rire en prenant le champignon des mains de la petite fille.

— Ça fera bien l'affaire ça.

Avec ses mains, elle le fit tourner comme un globe dans un sens et ensuite dans l'autre. Son inspection s'arrêta et son front se fronça.

— Qu'est-ce qui s'est passé icitte ?

Elle fit tourner la balle pour révéler, à l'endroit où un morceau avait été arraché, un trou de la grosseur d'un poing.

— Une petite récompense.

Elles soulevèrent leur trésor pour ensuite le déposer sur un chandail qu'elles tendirent entre elles à la manière d'un hamac. Maintenant, elles prirent leur temps afin de maintenir leur équilibre. La cueillette était finie pour aujourd'hui. Joanie se sentait exaltée par cette réussite et elle bombardait sa mère de questions.

— C'est quoi la meilleure façon de savoir si quelque chose peut servir de remède ? Est-ce qu'il y a une couleur qu'il faut éviter ? C'est quoi le bon temps de la journée pour aller à la recherche ?

Sa mère éclata de rire.

— Wô, minute-là. Une chose à la fois. Quand tu essaies de faire quelque chose d'aussi important que guérir quelqu'un, il faut s'occuper d'une chose à la fois.



# La forêt raconte une histoire

par Cherie Dimaline

En restant attentif, on pouvait apprendre des choses au sujet de ce qui allait se produire. Quand les arbres étaient pleins de fruits, on pouvait être sûr que l'hiver à venir allait être difficile. C'était la façon que Dame Nature donnait aux bêtes les moyens de passer au travers de la saison froide. Des arcs-en-ciel après la pluie signifiaient l'arrivée prochaine du temps plus doux.

Mais rien n'aurait pu préparer Joanie à affronter le matin où elle s'est réveillée sans sa mère.

-----

Joanie ouvrit ses yeux. Couchée dans le lit qu'elle partageait avec sa mère, elle voyait les rayons de soleil filtrer à travers les minces rideaux et s'étaler dans des configurations géométriques sur les draps propres. Faire la grasse matinée comme ceci c'était une vraie traite. Les vacances d'été venaient de commencer, donc elle n'avait plus besoin de se lever dans la noirceur et entreprendre le long voyage jusqu'à l'école où les religieuses l'obligeaient à se tenir debout devant la classe pour que les autres enfants puissent se moquer d'elle parce qu'elle parlait un joual minable. Avant de fréquenter cette école, Joanie croyait qu'elle et sa famille parlaient du français correct. Avant de fréquenter cette école, elle ignorait totalement le fait que des mots pouvaient faire l'objet de mépris. Comment les paroles de ses deux vieilles Mères pouvaient-elles être considérées comme autre chose que de la poésie ?

Elle poussa un bâillement, glissa ses jambes hors du lit et posa ses pieds sur le plancher de bois franc. Après avoir laissé le soleil réchauffer son visage, elle se mit debout, étira ses bras et tituba vers la cuisine.

La cuisine était la pièce principale de leur petite maison. À vrai dire, la cuisine constituait la pièce principale de toutes les maisons — qu'il s'agisse de la cabane de son oncle ou de la maison de ferme de sa sœur aînée que cette dernière habitait



# La forêt raconte une histoire

par Cherie Dimaline

avec son mari et leurs cinq enfants. Dans cette pièce, il y avait de la nourriture et de la chaleur, et aussi assez d'espace pour accueillir les violons et les guitares qui jouaient de la musique capable de faire taper les pieds. Le plancher de la cuisine était la place parfaite pour danser. Alors Joanie eut un choc quand elle pénétra dans la cuisine douillette chez elle pour la trouver vide, même si tôt dans la journée.

Elle frémit malgré la chaleur de l'été.

— Maman ?

Cela ne servait à rien d'appeler son père. Les jours où il arrivait à bien se comporter, il était pêcheur. Donc, même s'il était entré sagement à la maison, à cette heure, il serait déjà sorti sur l'eau. Certains soirs, il ne rentrait pas à la maison et choisissait plutôt de veiller dans la rue Principale avec le monde en train de faire la fête, soit les bûcherons et les touristes qui aimaient faire semblant d'être des chasseurs. De toute façon, elle ne l'appela pas pour voir s'il était là.

Était-ce même possible qu'elle soit seule ? Elle avait bien trop de frères, de sœurs, de cousins et d'autres membres de sa parenté étendue qui venaient et passaient comme des chats aimables pour qu'elle puisse se retrouver seule. Elle ne pouvait pas se souvenir de la dernière fois que sa voix avait été la seule à résonner dans cette maison. Le silence pesait lourd, au point qu'elle se mit à éprouver la sensation d'être emmitouflée dans une couverture trop serrée. Elle agita les bras de chaque côté de son corps pour se convaincre qu'elle était encore capable de bouger.

La nuit dernière, sa mère toussait et elle avait veillé tard. En fait, c'était le cas depuis plusieurs nuits. Quand Joanie reposait sa tête contre la poitrine de sa mère, son souffle résonnait comme des cailloux en train de se frotter les uns contre les autres. La nuit dernière, la situation s'était empirée et Edna avait déménagé dans la pièce en avant. Joanie avait un vague souvenir de sa mère en train de passer



# La forêt raconte une histoire

par Cherie Dimaline

au-dessus d'elle. Au toucher, sa peau était chaude — trop chaude. Tout au cours de la semaine, chaque fois que Joanie l'interrogeait sur sa santé, sa mère insistait sur le fait que son état n'était pas grave et qu'il n'y avait aucune raison de s'en inquiéter. Cependant, elle avait souvent l'habitude d'ignorer ses propres besoins face à ceux, très nombreux, des autres dont il fallait s'occuper.

C'est alors que des pas résonnèrent sur la galerie en avant de la maison. Ensuite, il y eut le claquement de la porte-moustiquaire qui s'ouvrait et se refermait avec un grincement. Sa sœur Flo était debout devant elle, le soleil dans le dos, ce qui donnait l'impression qu'elle luisait. Même si le visage de sa sœur était couvert d'ombre, Joanie pouvait discerner l'angoisse dans ses yeux.

— Joanie, viens-t'en. Habille-toi. Il faut qu'on y aille.

— Où est Maman ?

Elle ressentit alors quelque chose qui était comme la faim inversée — un vide qui voulait juste qu'on lui donne libre cours. Elle éprouva des picotements derrière les genoux. Elle pouvait sentir chaque cheveu sur sa tête à travers la racine qui le reliait à sa peau. C'était le même sentiment d'angoisse naissante qui s'emparait d'elle quand elle entrait dans la salle de classe ; ou quand elle se pressait dans les rues en ville pour faire une commission ; ou encore quand elle voyait la noirceur se mettre à engloutir les chemins de terre ce qui ravivait alors simultanément dans sa tête toutes les histoires de Rougarou qu'elle avait entendues au cours de sa vie.

— Elle est à l'hôpital. Percy nous attend en avant dans sa voiture. Va t'habiller.

Joanie courut dans la chambre à coucher pour obéir avant que l'angoisse ne se transforme en panique et qu'elle ne puisse plus jamais bouger.



# La forêt raconte une histoire

par Cherie Dimaline

Le trajet en voiture de l'autre bord de la baie jusqu'en ville ne fut qu'une image floue, d'abord de maisons de bois et de poussière soulevée sur la route, et ensuite de maisons collées les unes aux autres. Elle écoutait son cousin parler à sa sœur. Tôt ce matin, Edna était en train de revenir à pied du puits avec ses cruches d'eau quand elle s'était écroulée sur le chemin. Quelques-uns des nouveaux propriétaires de chalets qui avaient commencé à acheter les terres tout autour de la baie l'avaient trouvée. Ils l'avaient placée dans leur décapotable rutilante pour la transporter à l'hôpital en ville. Elle avait une fièvre élevée et perdait et reprenait conscience. On pensait qu'elle avait contracté une pneumonie.

Ce mot-là — pneumonie — ébranlait Joanie comme peu d'autres pouvaient le faire — c'est-à-dire les mots comme le Rougarou assoiffé de sang, ou des mots comme ceux que le prêtre utilisait pour décrire l'enfer à la messe le dimanche. Cette peur, elle l'avait acquise par l'expérience ; toute petite, elle avait souffert d'une pneumonie. Il s'agissait de son souvenir le plus ancien. Elle pouvait revoir très clairement le moment où elle avait compris qu'il lui faudrait lutter pour respirer et, par conséquent, mesurer chaque souffle en fonction de sa volonté et du mouvement de ses muscles qui poussaient et tiraient. Son corps avait arrêté de le faire sans qu'elle en soit consciente. La nuit où elle avait enduré le pire, c'était quand sa mère et sa Mère l'avaient recouverte d'une mouche de moutarde et avaient rempli ses bas d'oignons sauvages. Ensuite, ses tantes lui avaient chanté des chansons qui lui avaient donné le rythme auquel accorder son souffle pour accomplir le travail de respirer.

Quelque chose dans l'odeur de l'hôpital clochait. La propreté chimique qui côtoyait la pourriture profonde.

— Rien peut guérir ici.



# La forêt raconte une histoire

par Cherie Dimaline

Ce constat marmonné à elle-même était sorti de sa bouche comme un murmure inquiet. Flo serra sa main un peu plus fort tout en la menant au bout du corridor.

— Ça va aller, Joanie. Les docteurs vont s'occuper d'elle.

Malgré ses efforts, Flo n'avait pas réussi à transmettre à sa voix le ton rassurant qu'elle avait souhaité lui donner. Tout ce que sa voix avait pu faire c'était de souligner leur peur collective devenue grande et étincelante comme le soleil dans le dos.

La taille de leur mère dans le lit d'hôpital semblait d'une petitesse impossible. Son corps à la peau basanée ressortait des draps blancs et elle suait sur l'oreiller plat. Percy resta à la porte tandis que Flo pleurait au-dessus de la main de sa mère en l'exhortant encore et encore à se réveiller. Une heure passa avant qu'un docteur n'arrive et passe la tête par la porte.

— Alors vous venez de l'autre bord de la baie ?

Il leva un sourcil en regardant les yeux plissés de Percy et ensuite se racla la gorge.

— Parlez-vous anglais ? demanda-t-il lentement et maladroitement.

— Votre médecine fait mieux d'être meilleure que votre français, Docteur, répondit Percy.

— Voilà, c'est comme nous le pensions — Edna a une pneumonie. Elle est déshydratée et respire difficilement. Il faut juste espérer que la fièvre finisse par tomber.



# La forêt raconte une histoire

par Cherie Dimaline

— Et si ça arrive pas ? Flo pouvait à peine articuler sa question.

Le docteur enfonça le bout de son stylo argenté avec un cliquetis pour le désactiver. Ensuite, il l'enfouit dans la poche de poitrine de son sarrau blanc et grimaça.

— On peut juste s'occuper d'une chose à la fois.

Il tourna sur les talons de ses chaussures brillantes et les laissa seuls dans la chambre.

Joanie était paralysée. Une chose à la fois. Elle regarda sa sœur pleurer et Percy essayer maladroitement de lui porter du réconfort, en posant sur son épaule une main couverte d'ampoules à force de manier des filets de pêche. C'est alors qu'elle sut ce qu'elle devait faire.

— Percy, j'ai besoin que tu me ramènes en voiture à la maison.

-----

Avant même que Percy puisse couper le moteur, elle s'était précipitée hors de la voiture pour ensuite grimper les escaliers devant la demeure. Le panier de sa mère était près de la porte de devant. Elle l'empoigna et pivota sur ses talons pour retourner dehors. Sa main était sur la poignée de porte quand elle s'arrêta, poussa un soupir et courut jusqu'à la chambre à coucher pour prendre des bas et les enfiler.

— Les maudits tics, marmonna-t-elle en se démenant pour glisser ses pieds dans ses sandales malgré la laine irritante. Ses souliers étaient déjà assez serrés. Ils étaient vieux et avaient servi à d'autres, comme tout ce qu'elle avait. Bientôt, elle ne pourrait plus les porter. Or, elle éviterait d'en parler à sa mère jusqu'à ce qu'ils lui fassent mal. Elle faisait toujours ça, même quand les ampoules rendaient ses pas



# La forêt raconte une histoire

par Cherie Dimaline

pénibles. Il n'y avait pas de raison de donner des soucis à sa mère pour des choses comme des souliers quand parfois leur soupe était mijotée avec des os plutôt que de la viande.

— Une chose à la fois.

Concentre-toi. Concentre-toi. Concentre-toi. Elle se remémora les mots que sa Mère avait prononcés d'une voix musicale en suivant un rythme étrange au moment où le cataplasme avait été étendu sur sa poitrine. « Doucement, pas épais, épais. Ça pourrait brûler pendant une minute de trop, hein. »

— Il me faut des graines de moutarde.

Debout dans l'entrée de la maison, elle avait dit ça à haute voix comme si elle passait une commande au comptoir de délicatessen du magasin. Elle savait que ce n'était pas le bon temps de l'année pour cueillir des graines de moutarde. En fait, il y avait deux périodes idéales : l'une qui était déjà passée voilà quelques mois, et l'autre qui était encore à venir dans quelques mois. Cela voulait dire qu'elle devait en trouver avant d'aller dans les bois.

Par bonheur, ses deux tantes habitaient tout près. Alors c'est chez sa tante Ethel qu'elle se dirigea en premier. À chaque pas maladroit qu'elle faisait, du gravier s'insérait sous ses orteils. Elle courut si vite que le panier n'arrêta pas de se balancer follement sur sa hanche fine. Quand elle pénétra dans la cuisine de sa tante, elle était tellement essoufflée qu'elle pouvait à peine articuler un mot.

Ethel n'avait pas besoin de phrases complètes pour la comprendre ; elle avait déjà eu vent de la nouvelle qu'on avait emmené sa sœur voir le docteur en ville.

— Assis-toi une minute. Je vais te chercher ce qu'il te faut.



# La forêt raconte une histoire

par Cherie Dimaline

Incapable de se relâcher ou de se reposer, même juste pour une minute, Joanie demeura debout tandis que sa tante se rendit à la caisse de lait qui lui servait à la fois de garde-manger et d'armoire de pharmacie.

Peu après, Joanie se trouva debout derrière l'église en bois avec, au fond de son panier, des graines de moutarde enveloppée dans un morceau d'étamine. Elle contempla alors la partie la plus sombre de la ligne des arbres. Elle entendait les vagues de la baie derrière elle soulever du sable pour ensuite le traîner et le déposer sur les roches. Devant elle, le vert soupirait profondément et de la matière végétale, poussée par sa croissance, se déchirait subtilement. Elle prit une grande respiration et fonça vers les bois.

-----

La panique n'est pas un navigateur. La panique c'est un jeu de lumière, un cri d'effroi dans la noirceur, une fausse porte dans un mur plein. La panique ne menait nulle part sauf à tourner en rond. Malheureusement, c'est justement ça qu'elle trimbala dans les arbres — la panique. Le poids constant de l'anxiété la rendit silencieuse, mais la décharge électrique de la panique l'incitait à parler à haute voix, même si elle était seule.

— L'oignon sauvage. J'ai déjà cueilli des oignons sauvages.

Entendre sa propre voix ici aurait dû lui donner du réconfort. Mais, au contraire, cela lui rappela le désarroi qu'elle avait connu en se levant ce matin pour se retrouver seule. Parler sans se faire répondre signifiait ne pas être observée ; être seule.

— J'espère que vous m'écoutez, Jésus, dit-elle en s'adressant à la pointe de ciel entre les cimes des arbres. Parce que je peux pas m'adresser à personne d'autre aujourd'hui.



# La forêt raconte une histoire

par Cherie Dimaline

— C'est dommage que je ne connaisse pas de chansons avec des paroles, songea-t-elle. J'aurais vraiment le goût de chanter là.

Elle se mit plutôt à fredonner — des airs de musique country que ses cousins grattaient sur les guitares qu'ils se passaient entre eux ; des reels entraînants aux rythmes tapés avec des cuillères argentées contre le denim. Tout en fredonnant, elle marcha. Elle se souvint qu'il fallait poser et maintenir son regard vers le bas et le sol. C'était plus facile à dire qu'à faire. Regarder vers le bas voulait dire ne pas voir les petites branches qui fouettaient son corps ni les énormes maringouins qui se délectaient de la chair dans le creux de son cou et à l'arrière de ses genoux.

Avant de partir de chez Ethel, Joanie avait reçu des avis.

« Cherche les endroits humides-là. Et te laisse pas aveugler par la forêt. Si tu vois un endroit où il pourrait y avoir ce que tu cherches, va vérifier. Va pas croire que ça va être complètement caché. Il pourrait y avoir toute une talle dans une seule place. »

Sa tante l'aurait bien accompagnée, mais son arthrite l'achalait. Après que la femme plus âgée eût fini de passer à travers ses remèdes, il avait fallu que Joanie l'aide à se remettre debout.

— Du sol humide. Un endroit vert. Garde tes yeux ouverts, se rappela Joanie à répétition, jusqu'à ce que ça devienne une chanson qu'elle pouvait chanter.

— Là-bas !

Dans une petite clairière protégée par un orme épais se dressait un spongieux amas désordonné de larges tiges. Elle y accourut, se mit à genoux et commença à creuser avec ses doigts. Mais ce qu'elle déracina n'était pas de l'oignon sauvage.



# La forêt raconte une histoire

par Cherie Dimaline

« La dame-d'onze-heures lui ressemble. » Elle se souvint de l'explication de sa mère. « Ça à l'air d'un oignon, mais c'est différent. C'est pas ce qu'il nous faut. »

« Mais, puisque c'est tellement semblable, on pourrait pas s'en servir quand même ? avait-elle demandé. C'est pas comme si on va le manger. »

« Les oignons absorbent et retirent cette maladie du corps. » Edna avait administré assez de remèdes dans son temps pour avoir vu que ça fonctionnait. « Tu peux pas mettre un oignon coupé dans le réfrigérateur parce que ça finit par prendre le goût de tout ce qu'il y a là-dedans. Pourquoi ? Parce qu'il absorbe tout ce qui l'entoure. Alors on s'en sert pour retirer la maladie de la même manière. Le placer aux pieds c'est ce qui fonctionne le mieux. »

Joanie se leva, nettoya ses doigts sales sur le devant de sa robe, empoigna le panier et se remit à marcher. Cependant, quand, incommodée par des piqûres couvertes de sang et étourdie parce qu'elle n'avait ni mangé ni bu depuis des heures, elle repassa près du même bouleau fourchu sur lequel elle s'était appuyée voilà une heure, elle s'assit et se mit à pleurer.

— Voyons donc ! Pourquoi je peux pas réussir ? J'ai gardé mes yeux ouverts. Je n'ai pas arrêté de regarder, même pas une fois !

Elle ramassa une pierre et, frustrée, la lança. La pierre tomba dans une talle de fraisiers, ce qui suscita une salve de plaintes. Un étourneau émergea de la talle presque de la même façon précipitée que la pierre y était entrée.

— Excuse-moi, grommela Joanie entre deux sanglots.

L'oiseau, peu impressionné par la petite fille en pleurs, continua à gazouiller sa colère et agita ses plumes.



# La forêt raconte une histoire

par Cherie Dimaline

— Moi aussi, ma journée va très mal.

Chacun de son côté, l'étourneau et la fille soignèrent leur fierté blessée, demeurant à part, mais près l'un de l'autre, sur le parterre forestier grinçant. Joanie se demandait si sa mère respirait toujours et si, parmi ses médicaments de la ville, le docteur en avait trouvé un capable de l'aider. Ensuite, elle se rappela l'odeur de cet endroit — propreté chimique et pourriture profonde. Ici, même la décomposition émettait une odeur, le signe du début d'une progression, de quelque chose en train de se transformer pour devenir autre chose.

L'étourneau, occupé jusqu'alors à lisser ses plumes, redressa sa tête brusquement pour ensuite se figer. Joanie, sensible à l'état mental de l'oiseau en pleine concentration, chuchota :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

L'oiseau fit un pas hésitant en levant doucement sa patte rachitique pour ensuite la poser par terre en un mouvement au ralenti. Pour Joanie ce geste évoquait celui des oiseaux haut sur pattes en train de chasser au bord de l'eau. L'étourneau fit encore quelques pas et ensuite ferma les yeux.

— Qu'est-ce qui...

Zip ! En un clin d'œil, l'oiseau plongea dans l'herbe et en retira un scolyte grouillant. L'étourneau fit claquer son bec, l'ouvrant et le refermant à quelques reprises pour casser la carapace de l'insecte avant de l'engloutir. Ensuite il s'envola.

Joanie se mit à applaudir. Le succès de son ami la rendit momentanément heureuse.

— Bravo ! Bien joué.



# La forêt raconte une histoire

par Cherie Dimaline

Elle continua à applaudir jusqu'à ce que l'oiseau dans les airs quitte son champ de vision. Après, elle se retrouva devant son échec. « Même un oiseau peut chasser sans utiliser ses yeux. Mais moi ? Qu'est-ce que je peux faire ? Peut-être que je devrais me fermer les yeux... »

C'est alors qu'elle se souvint de l'écureuil, c'est-à-dire de celui qui avait trouvé la vesse-de-loup. Lui aussi avait fait appel à un sens autre que la vue. Elle revit sa manière d'agiter son nez et de se fier uniquement à son odorat pour le guider.

— Comment peut-on distinguer une dame-d'onze-heures d'un vrai oignon sauvage sans les retirer de la terre ? Elle avait posé cette question la saison dernière.

Edna répondait aux questions de l'une de deux façons : soit avec une histoire, soit avec une autre question.

— Ben là, avant même que tu rentres dans la pièce, qu'est-ce qui va te dire qu'il y a un oignon sur la planche à découper ?

— L'odeur. Joanie plissa les traits de son visage en y pensant. L'odeur fait couler les yeux.

— C'est ça. Tu peux toujours sentir un oignon.

Joanie se leva, utilisa ses yeux pour se rendre à une vaste clairière et, ensuite, les ferma pour se laisser submerger par l'odeur. Ce n'est qu'après que cette dernière l'eût guidée jusqu'à un tapis de larges tiges qu'elle se mit à creuser.

Peu après, Joanie émergea de la forêt avec un panier plein, non seulement de tiges vertes et fermes, mais de bulbes d'oignons ronds aussi. Elle se rendrait chez sa tante Flora. Elle avait besoin de l'aide pour préparer la mouche de



# La forêt raconte une histoire

par Cherie Dimaline

moutarde. Aussi il lui fallait le téléphone chez Flora pour appeler Percy et lui demander de la transporter de nouveau à l'hôpital.

Quand elle passa en courant devant les portes de l'église, l'étourneau était là à l'attendre. Perché sur l'enseigne en bois qui promettait le salut éternel, il chantait à tue-tête avec assez de puissance pour secouer les cieux.

-----

La chaise dans la chambre d'hôpital était assez ample pour qu'elle s'y recroqueville, mais aussi assez inconfortable pour l'empêcher de s'endormir. N'eût été l'épuisement qui, comme du sable, avait alourdi les membres et les cils de Joanie, elle ne se serait jamais assoupie. Mais elle avait accompli sa tâche, la mouche à moutarde avait été placée et enlevée à temps et, maintenant, tout ce qu'elle pouvait faire c'était d'attendre. Ainsi, ce ne fut pas long avant qu'elle s'endorme et se mette à ronfler doucement, en grattant dans son sommeil les boutons rouges sur ses jambes.

Quand Edna se réveilla, sa fièvre était tombée. Elle avait un peu mal à la poitrine, mais il y avait de l'espace qui s'ouvrait dans ses poumons comme de petites fleurs fortes en train d'éclorre. En se tournant vers les rayons de soleil qui passaient par la fenêtre blanchâtre, elle découvrit Joanie recroquevillée sur la chaise. Les bras égratignés de la fille étaient repliés sous sa tête et ses pieds nus pendaient au-dessus du coussin. Edna sourit. Il était facile d'oublier que cette enfant, en fait n'importe quel enfant, pouvait se tenir si tranquille.

— P'tit souris, chuchota-t-elle, étonnée de découvrir qu'elle pouvait maintenant aspirer assez d'air pour formuler des paroles.

Elle avait de la douleur aux os et ressentait les séquelles de la longue période où elle était restée immobile en respirant avec difficulté. Edna bougea dans le lit étroit, agitant ses jambes pour les libérer des draps d'hôpital rugueux.

— Mon Dieu...



# *La forêt raconte une histoire*

*par Cherie Dimaline*

Mais ses pieds restèrent emprisonnés. Elle releva la tête de l'oreiller humide, regarda vers le bout du lit et constata qu'elle portait des bas, en fait, les vieux bas de laine de Joanie. Toutefois, les bas étaient remplis de quelque chose. Elle fit bouger ses orteils. Des oignons tranchés et crus contre sa peau.

Même si la distance entre le pied du lit et l'oreiller était trop grande pour que les émanations atteignent ses yeux, elle versa des larmes. Sa petite fille avait bien écouté et absorbé les leçons. Bientôt, elle se sentirait mieux et assez bien pour ramener Joanie dans les bois. Assez bien pour rentrer à la maison, raconter des histoires et accueillir la parenté qui viendrait jouer de la musique et faire de la soupe même si elle était juste à base d'os.

Une forme voleta devant le soleil créant de l'ombre sur le visage de l'enfant endormie. Un petit oiseau se posa sur le seuil à l'extérieur. Avec Edna, l'oiseau regarda leur fille dormir.

Edna ne savait pas si elle parlait à l'oiseau ou à elle-même, mais en contemplant le visage de sa fille et en sentant le réconfort du vieux remède qui fonctionnait, elle avait une certitude.

— Tout va bien aller. Nous autres, on va être ben corrects astheure.

- **Cherie Dimaline**